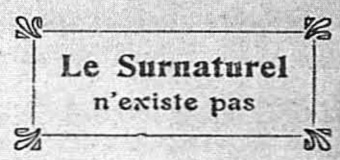
Vingtième Année Décembre 1910 Troisième Série, N° 12

LE VOILE D'ISIS

Revue mensuelle d'études ésotériques, psychiques et divinatoires







ABONNEMENT UNIQUE : 5 FRANCS PAR AN

A NOS ABONNÉS

Nous prions les personnes dont l'abonnement se termine avec le présent numéro de bien vouloir nous faire parvenir, au plus tôt, par mandat-poste ou mandat-carte, le montant de leur réabonnement pour 1911, afin de ne pas avoir de retard dans l'envoi du journal.

Tout envoi d'argent doit être fait au nom de M. P. Chacornac, gérant du Journal " Le Voile d'Isis " 11, quai Saint-Michel, Paris (V^e^).

N. B. — Nous informons nos abonnés que nous ne faisons pas recouvrer par la poste.

SOMMAIRE

Le Peuple : SÉDIR. — Esthétique : UN LABOUREUR. — Les Druses : GÉRARD DE NERVAL. — Les Griffes du Sphinx : Dr MARC HAVEN. — Un grand mystique oublié : FR. HARTMANN. — Curiosa. — Bibliographie. — Revue des Revues. — Nouvelles diverses. — Titre et table des Matières. — *Supplément* : Les Nombres (*fin*) L.-C. DE SAINT-MARTIN.

Le Peuple

Si Andréas comptait dans l'élite intellectuelle ou sociale quelques respectueux admirateurs, il possédait, parmi les gens du peuple, des amis fervents et nombreux. Au milieu des ménagères qui se succédaient toute la matinée dans son petit enclos, on apercevait souvent des cottes et des blouses. C'était un bobo qui ne guérissait pas, ou une querelle à vider avec le contremaître, ou une contestation avec le patron ou le syndicat. Andréas paraissait au courant de tout; il connaissait les usines et les ingénieurs, les petits industriels et les secrétaires de syndicats ou de sociétés de secours mutuels. Il était au courant des argots du métier; il comprenait tout de suite ce que le typo, ou le maçon ou le mécanicien voulaient lui dire, et les sentiments qu'ils ne se démêlaient pas à eux-mêmes; il sentait le moment où un rappel du pays, des vieux ou des marmots aurait raison des plus obstinés entêtements ; il déjouait les plans des agitateurs ; et plus d'une maisonnée lui devait, le samedi soir, de voir rentrer le père d'aplomb sur ses jambes et avec sa paie à peu près intacte.

— Comment faites-vous, lui demandais-je, pour que tous ces gens-là vous écoutent? Moi, quand j'étais à l'hôpital, j'avais toutes les peines du monde à les contenter, ou plutôt à ne pas les froisser ; et c'étaient les plus braves les moins maniables, tandis que les petits voyous, on en faisait tout ce qu'on voulait ?

— Eh, c'est bien simple, me répondait-il ; tu ne les connais pas, tu ne peux pas savoir ; tu es un bourgeois, ajoutait-il en souriant ; tu es né dans une fonction différente du corps social, tu n'as pas la notion de ce qui se passe dans un autre de ses organes. Ce qui t'empêche de comprendre l'ouvrier, ce sont les mêmes obstacles qui empêchent de comprendre quelque chose à quoi que ce soit.

— Pourtant, interrompais-je, s'assimiler une philosophie ce n'est pas la même chose que de saisir un état mental ?

— Ne fais pas de phrases, mon docteur, répliquait Andréas avec un regard taquin ; ne fais jamais de phrases, sauf quand tu parles à des sots ; et on ne doit jamais croire qu'on s'adresse à des sots.

Et comme je regimbais contre l'épigramme, et il me fit monter, pour changer la conversation, sous prétexte de vieilles gravures sur lesquelles il voulait mon avis ; il s'y connaissait infiniment mieux que moi en estampes d'ailleurs ; et je le lui dis : puis nous rîmes ensemble, et je le remis sur le sujet que ma susceptibilité lui avait fait interrompre.

— Oui, pour comprendre, ni pour percevoir, ni pour concevoir, mais pour comprendre, pour connaître ; écoute les mots : comprendre, prendre en soi ; et connaître, soit que l'on fasse une sorte de calembour, soit qu'on remonte à l'étymologie du mot latin, cela veut dire naître avec, organiser avec, corporiser un concept avec toutes les matières possibles de notre psychologie intellectuelle et sentimentale. Si tu veux savoir ce que c'est que l'ouvrier, il faudrait te faire ouvrier, et encore, tu ne seras tout de même jamais qu'un déclassé. Au moins, va le voir, rends-toi compte comment il vit, comment il pense, comment il sent ; mets-toi à sa place, enferme tes opinions natives, ne prévois rien.

— Oui, c'est ce que les Allemands appellent annuler le subjectivisme dans une observation scientifique ?

— Mettons subjectivisme ; ce n'est d'ailleurs pas très nouveau, cette notion là ?

— En effet, il me semble qu'Abelard en a parlé.

— Il n'importe. Mais ce qu'il est essentiel de retenir, c'est que, pour connaître quoi que ce soit, il faudrait pouvoir abdiquer complètement l'équation personnelle, le tempérament, l'individualité. Avec des méditations judicieusement graduées, on peut arriver à faire cela dans le plan mental ; les Brahmes le savent, et les Jésuites aussi, me semble-t-il. Mais si tu fais attention que l'intellectuel est sans cesse modifié par tout le reste des forces de l'être, tu arriveras à conclure que pour connaître quelque chose ou quelqu'un aussi bien que possible, il faut l'aimer, et pour connaître à fond, il faudrait être un de ces « pauvres d'esprit », simples jusqu'à l'unité, dépouillés jusqu'à la nudité et qui se tiennent eux-mêmes pour des néants.

— L'Evangile renfermerait donc un système de logique, comme on dit en philosophie

— Il renferme bien plus. Mais revenons à nos ouvriers. Ils ont, surtout les parisiens, beaucoup d'amour-propre ; ils savent qu'ils sont en bas de l'échelle sociale ; ils sont le sol d'où partent, de ci de là, de belles fleurs et des arbres vigoureux ; tout le monde leur marche dessus, et cela depuis des siècles et des siècles ; tous les terrains ont, de temps à autre, le besoin d'être retournés ; ils cherchent ce bouleversement. L'ingénieur, le patron, le bourgeois a sur eux des avantages d'instruction, d'intelligence, de bien-être ; cela, ils s'en rendent fort bien compte. Et ils craignent par-dessus tout qu'on le leur rappelle, ne serait-ce que par un regard ou par une attitude. Ils ne veulent plus qu'on les tienne pour des parias ; c'est pour cela, qu'au premier contact avec un monsieur, surtout dans ce qui constitue leur fonction d'ouvriers, dans leur travail, ils sont toujours en boule comme

le hérisson devant les chiens. Ils croient dur comme fer que tout leur monde veut les aplatir, parce qu'ils n'ont pas de faux cols, ou parce qu'ils n'ont pas la phrase facile. C'est là le vrai motif de la secrète horreur du peuple pour l'hôpital ; malades, ils se sentent sans défense ; il se figure qu'on le négligera parce qu'il ne paie pas ; aussi quand il a un peu d'argent, l'ouvrier malade court le porter au premier médecin venu ; et il guérit mal parce que ce médecin est surmené, parce que le logement est étroit et sans air, parce, qu'autour de lui, on le soignera d'après des préjugés, mais il se trouve tout de même bien plus confortable qu'à Lariboisière, où, pense-t-il, les carabins font des expériences sur lui. Il sait très bien qu'il n'a pas beaucoup été à l'école ; mais il ne veut pas qu'on le lui rappelle ; il sait bien que tel camarade est plus intelligent que lui, mais il ne faut pas qu'on le lui dise. C'est pour cela que le contre-maître qui n'est pas la bête noire de l'atelier est si rare. Et c'est aussi parce que ce contre-maître est trop souvent un ouvrier en train de devenir bourgeois ; et de la classe à laquelle il aspire, il ne prend naturellement que les mauvais côtés ; il fait sa cour au patron ; il l'admire dans son fors-intérieur, tandis que l'ouvrier le craint. C'est ainsi que personne ne s'entend.

D'ailleurs, le patron a aussi des torts. Sans compter qu'il est trop souvent âpre au gain et sans pitié, ses ouvriers sont à priori des ennemis, des machines incommodes à faire marcher, quoiqu'indispensables ; et le petit industriel, dès qu'il a mis de côté quelques billets de mille, oublie totalement qu'il fut, lui aussi, un de ces ouvriers, après lesquels il peste tous les jours. Avec la venue de l'aisance, ses opinions se sont transformés ; la caisse prend la place de bien des cœurs ; ce sont des tyrans en veston, d'autant plus agaçants qu'ils ne sont pas bien affermis dans leur petite puissance.

Ainsi, des deux côtés, une méfiance invincible ; chacun est persuadé que l'autre l'exploite ; les soucis de la direction aigrissent les chefs ; les discordes syndicales rendent le prolétaire hargneux. Le syndicalisme ne rend pas de réels services parce qu'il est la caricature de la fraternité ; c'est une fraternité basée sur la matière ; et de fait, les intrigues et les passe-droits pullulent dans ces confédérations. Ce sont les sympathies personnelles qui y déterminent quelques actes de fraternité. Il faudrait, pour que ces groupes prospèrent et donnent les fruits sociaux qu'on en peut attendre que leurs membres puissent se réunir sur une idée générale ; mais il faudra bien des siècles encore pour que cette puissance d'oubli de la cellule au profit de la collectivité se soit répandue dans la masse.

— De sorte que pour le moment

— Il n'y a qu'à agir pour le mieux, chacun dans sa petite zone. Il est excellent qu'on aille vers le peuple, sans cérémonie, en camarade ; la Nature veut d'ailleurs que l'on descende vers ses inférieures si l'on désire que nos supérieurs descendent à leur tour vers nous. Et tu peux être certain que, en face d'un interlocuteur, chaque fois qu'on écarte les idées préconçues, et qu'on demande d'être inspiré, on reçoit les paroles bonnes à dire et qui apaisent.

SÉDIR.

ESTHÉTIQUE

Il y a trois façons d'étudier les choses selon que l'homme croit aux faits seuls, et c'est l'observation.

Ou à lui-même, à sa raison ou à son inspiration.

Ou à Dieu, et c'est la révélation, le mysticisme.

Dans la seconde hypothèse, l'étudiant est un philosophe, s'il procède par logique et par déduction ; s'il procède par symbolique et par analogie, il en esthète. On arriverait difficilement à sortir une esthétique des ancien ésotérismes d'Israël, ou de l'Inde, ou de la Chine ; aussi est-ce la gloire de Platon que d'avoir le premier construit la science du Beau, et Oscar Wilde a raison de tenir les Grecs pour les plus excellents des critiques d'art.

L'esthète peut sentir particulièrement :

Ou la Nature qu'il tient pour modèle unique,

Ou le génie humain, dont il tire un système.

Ou Dieu, duquel il attend l'inspiration.

Ces trois écoles se succèdent dans l'histoire de l'art avec une régularité curieuse ; dans une civilisation donnée, l'art commence toujours par être religieux ; il devient ensuite savant, et tombe enfin dans la copie la plus exacte possible de la Nature.

UN LABOUREUR.

LES DRUSES

Les *Akkals* druses sont les francs-maçons de l'Orient.

Il ne faut pas d'autres raisons pour expliquer l'ancienne prétention des Druses à descendre de certains chevaliers des croisades. Ce que leur grand émir Fakardin déclarait à la Cour des Médicis en invoquant l'appui de l'Europe contre les Turcs, ce qui se trouve si souvent rappelé dans les lettres patentes de Henri IV et de Louis XIV, en faveur des peuples du Liban est véritable, au moins en partie. Pendant les deux siècles qu'a duré l'occupation

du Liban par les chevaliers du Temple, ces derniers y avaient jeté les bases d'une institution profonde. Dans leur besoin de dominer des nations de races et de religions différentes, il est évident que ce sont eux qui ont établi ce système d'affiliation maçonnique, tout empreint au reste de coutumes locales. La franc-maçonnerie a hérité de la doctrine des templiers ; voilà pourquoi les Druses parlent de leurs coreligionnaires d'Europe, dispersés dans divers pays, et principalement dans les montagnes de l'Ecosse (Djebel-el-Scouzia). Ils entendent par là les compagnons et maîtres écossais, ainsi que les rose-croix dont le grade correspond à celui d'ancien templier.

Les missionnaires anglais appuient beaucoup sur cette circonstance pour établir parmi les Druses, l'influence de leur pays. Ils leur font croire que le rite écossais est particulier à l'Angleterre. On peut s'assurer que la maçonnerie française a la première compris ces rapports, puisqu'elle fonda, à l'époque de la Révotution, les loges des Druses réunis, des Commandeurs du Liban, etc.

Les grades des Druses sont le muta-darassin (apprenti, étudiant) ; le réfik (compagnon), le day (maître), et l'akkal (rose-croix ou Kadosch).

GERARD DE NERVAL, *Voyage en Orient*, II, 138)

On peut répondre que ce sont bien plutôt les Druses qui ont initié les templiers ; voir à ce sujet les ouvrages anglais du F∴ Mackenzie : feu Bulwer-Lytton savait beaucoup de choses là-dessus, ainsi qu'il le laisse deviner au commencer de son roman non encore traduit, *Strange Story*.

Les Griffes du Sphinx

M. Rougier, Docteur en droit, Président de la Bibliothèque Idéaliste Lyonnais, continuant la série des conférences qu'il a commencées sur le symbolisme du Sphinx, a consacré deux soirées, les 27 septembre et 2 octobre à expliquer le sens hiéroglyphique des griffes de lion dont le Sphinx est armé. Voici quelques notes prises au cours de ces causeries : compte-rendu bien imparfait, car il ne saurait révéler le charme, la force didactique de l'orateur, toutes choses intransmissibles. Mais ce résumé donnera du moins une idée de l'originalité et de la profondeur des vues sociales, morales, métaphysiques que l'auteur a développé devant son public.

. . . .

Les griffes de lion du Sphinx symbolisent la lutte, comme ses flancs de taureau le travail et l'effort. Dans l'ordre cosmogonique,

c'est la lutte de la lumière contre les ténèbres ; dans le magique, la conquête des forces de l'astral ; dans l'initiation, la lutte contre le moi instructif et passionnel ; dans l'ordre mystique, la mort du vieil homme. La loi de lutte est universelle.

Elle a pour origine la chute, le grand adultère, car l'étincelle qui se détache du foyer central s'éteint et oppose un principe de ténèbre au principe de lumière. Toute séparation a pour conséquence une limitation et une matérialisation, c'est-à-dire la création d'un monde. Tout monde séparé ne maintient sa vie éphémère que par le combat dévorateur. La chûte fait naître la mort, car les formes nouvelles ne peuvent naître que de la mort des formes anciennes. Saturne dévore ses enfants, telle est la loi des mondes créaturels nés de la volonté pervertie d'Adam. Les mots Saturne, Destin et Satan sont formés de la même racine S T et l'homme assimile au mal le binaire, parce qu'il est le principe de la lutte et de la douleur.

Mais la providence s'efforce sans cesse de rétablir l'unité du Cosmos, de faire cesser l'antagonisme et de reconstituer l'Adam céleste dans la volonté harmonisée. C'est l'œuvre de rédemption par laquelle la Lumière combat à son tour les ténèbres en se donnant à elles. Il y a donc un bon et un mauvais combat, une lutte pour la division et une lutte pour la réunion ; l'homme peut être un soldat des ténèbres ou un soldat de la Lumière. Cet nouveau ; le rôle du chevalier du graal est d'arracher des victimes du prince des ténèbres, de leur ouvrir le chemin de la Lumière. C'est l'apostolat du réintégré. Vu vous cet aspect le mal cesse d'apparaître comme ayant une réalité objective ; ce n'est plus qu'une relativité nécessaire pour développer les germes divins cachés en l'homme, un temps d'épreuves et d'études, un plan de réaction pour manifester la gloire et l'Esprit. C'est là le plus haut symbole des griffes du Sphinx.

. . . .

M. Rougier termina cette série d'études par deux conférences sur le corps de femme et les ailes du Sphinx : nous espérons tous que le recueil complet de ses causeries paraîtra ultérieurement et qu'il ne laissera pas se perdre, par une modestie coupable, des travaux si instructifs et si intéressants.

Dr MARC HAVEN.



Un grand Mystique oublié

Voici une intéressante étude extraite du « Theosophist ». Elle nous montre la lumineuse universalité du mysticisme. Quoique en dise F. Hartmann, il existe en Angleterre des œuvres de Pordage. Mais ces œuvres sont à peu près, pour ne pas dire tout à fait, inconnues. Ceux qui étudient les auteurs mystiques, et qui suivent, intéressés le renouveau de ces idées dans notre siècle, rongé par le matérialisme et le scepticisme, auront plaisir à lire ces trop courts extraits, inédits, d'un auteur ignoré, à qui sans doute l'avenir rendra justice.

. . . .

John Pordage, célèbre Mystique anglais du XVIe siècle, est maintenant presque oublié, et j'ignore s'il existe une seule de ses œuvres en anglais Cependant, ses idées, et à les juger d'après le peu que nous en connaissons, mériteraient d'attirer notre attention sur ce mystique, qui fut en son temps, pour l'Angleterre, ce que Jacob Boêhme fut pour l'Allemagne. Leurs vues étaient identiques ; il existait entre eux cette seule différence que J. Boêhme, étant un cordonnier illettré, sa façon d'exprimer ses idées est parfois assez difficile à comprendre ; tandis que J. Pordage étant un homme éduqué, docteur en médecine et en théologie, pouvait par conséquent exprimer ses idées dans un langage plus compréhensible.

J. Pordage vécut à une époque où sévissait une véritable épidémie de sorcellerie, et où presque chaque jour quelque sorcier était brûlé vif. Ses vues sur les actes des sorciers et sur leurs supposées réunions avec des démons sont très intéressantes ; et non seulement elles jettent quelques lumières sur les croyances populaires de cette époque, mais aussi sur certains événements intéressant l'occultisme et dont la véracité ne saurait être mise en doute.

Pordage fut d'ailleurs conduit à l'étude de ces choses par des manifestations occultes émanant de quelque pouvoir d'ordre magique et satanique, qui eurent lieu dans son *home*, en présence de sa famille et de ses voisins et dont il subit les tracasseries pendant plusieurs mois.

D'affreux démons apparurent, matérialisés et furent vus de tous ceux qui étaient présents. Les plus répugnantes odeurs accompagnèrent ces faits, ainsi que la vue de choses dégoutantes qui troublèrent tout le voisinage. Il se produisit des cris, des hurlements, des sensations douloureuses et tant d'autres hor-

reurs telles que l'histoire du spiritisme moderne ne relate rien d'égal.

Une nuit, il combattit pendant deux heures un démon qui lui apparut sous la forme d'un terrible dragon. Et ce dragon était si bien matérialisé, si visible, que la femme du Docteur Pordage, qui était présente à ce combat, le vit aussi. Ce pénible et douloureux état de choses dura plusieurs mois, au bout desquels les pouvoirs des ténèbres furent vaincus ; le trouble cessa, et alors, une révélation intérieure, divine, commença.

Je ne connais aucune œuvre de Pordage écrite en anglais, et j'ignore même s'il en existe encore, mais j'ai sous les yeux une de ses œuvres très rare, composée de 3 volumes de 800 à 900 pages chaque ; c'est une traduction allemande de ses manuscrits anglais, lesquels, je suppose, ne furent jamais publiés dans cette dernière langue. En voici le titre :

Göttliche und Wahre Metaphysica oder Wunderbare und Durch Erfahrung erlangte Wissenschaft, Der ewigen and unsichtbaren Dinge Entdeckt durch Dr. Joh. Pordaedsche. Frankfurt und Leipzig i, 7, i, 5. (1).

Il est intéressant de voir comment Pordage atteignit à ces hautes connaissances, et de remarquer que son exposition des principes de la constitution de l'homme correspond à celle que l'on trouve dans les enseignements théosophiques de Mme H. P. Blavatsky.

Il dit :

« *L'Esprit Saint, après qu'il l'eut séparé de mon corps mortel et de mon âme pécheresse, guida mon propre esprit dans la paix de la sereine éternité. J'étais là, avec mon propre esprit, un esprit individuel, parmi les innombrables esprits individuels dans le plus sacré des sanctuaires. Là, j'ai vu, entendu, goûté et senti tout ce que j'ai écrit sur le premier et primordial monde de l'Eternité.* »

« *Pendant ma transformation je reconnus deux hommes en moi : un interne et un externe. L'homme intérieur vit, invisible, dans l'homme extérieur. Mon moi externe était mortel, mais le moi interne était immortel. En outre, je connus que l'homme externe* (1) *avait pour demeure le corps charnel* (2) *et possédait une âme mortelle* (3), *mais l'homme interne avait une âme*

(2) *La Divinité et Vraie Méthaphysique* ou merveilleuse science expérimentale des choses invisibles et éternelles, découverte par le Dr John Pordage.

(1) Corps astral.

(2) Forme physique.

(3) Kama.

interne (1) *immortelle, absolument distincte de l'âme mortelle.*

« *Ces âmes vivaient l'une dans l'autre comme si elles n'eussent formé qu'une seule âme. Elles étaient néanmoins deux âmes différentes bien que l'externe ne connût pas l'interne.*

« *Je vis, en outre, que l'homme avait un esprit externe mortel* (2) *lui appartenant et à lui donné par l'esprit du monde externe. Cet esprit n'était né que pour ce monde et était condamné à mourir au bout d'un certain temps, selon les influences astrales qui le déterminaient.*

« *Je vis aussi, nettement, que l'âme externe de mon moi interne avait un esprit immortel, éternel* (3), *né dans l'éternité* (4) *et qu'il était descendu de l'éternité* (5) *et conséquemment immortel. J'observais alors ceci : mon esprit éternel était caché dans l'esprit temporel et mortel s'y confondant comme s'ils n'eussent été qu'un seul esprit. Cependant ils différaient l'un de l'autre, et l'esprit mortel ne pouvait comprendre l'immortel et ce dernier possédait une vie active dans l'autre* (6).

« *L'esprit extérieur appartenant à l'homme externe n'est autre que l'esprit naturel* (7), *mais l'esprit appartenant à l'homme interne est l'entendement* (7) *dans l'esprit naturel.*

« *De même que le corps physique se dévêt pour se mettre au lit, l'esprit naturel se dévêt de sa forme visible de chair pour passer de la vie physique à la mort ; et l'esprit éternel, quand il passe de ce monde dans l'éternité se débarrasse d'abord de l'esprit naturel qu'il laisse dans le monde inférieur* (9).

« *Dans le royaume éternel toutes choses sont perçues, connues et comprises dans leur propre essence, telles qu'elles sont dans la réalité. L'esprit éternel trouve sa propre compréhension dans son âme ; il trouve là aussi sa propre faculté visuelle, son œil, sa perception. Cette vue spirituelle a lieu au moyen de l'esprit de foi, s'unissant à la compréhension de l'esprit éternel, et illuminant l'âme d'une lumière qui ne peut errer, et qui vit dans l'âme et lui révèle toutes choses.* »

Ne semble-t-il pas que la dualité de la nature de l'homme ne fut jamais mieux exposée que dans les lignes ci-dessus ? Il en résulte qu'il est pour nous de la plus grande importance de devenir conscient de notre moi le plus élevé et immortel, le Maître en

---

(1) Buddhi manas.
(2) Rama manas.
(3) Buddhi.
(4) Atma.
(5) Ceci est la doctrine de la réincarnation.
(6) « Deux âmes, hélas ! habitent ma poitrine » Faust (*Gœthe*).
(7) L'homme intellectuelle raisonnable.
(8) Conscience spirituelle.
(9) Ce qui expliquerait le non-sens de tant de soi-disant communications spirites.

nous, dont bien peu ressentent en eux la présence. J. Pordage nous exhorte donc à ne pas gâcher notre temps en nous efforçant exclusivement d'atteindre un savoir externe, de ne paes remplir nos âmes d'images de toutes sortes, ce qui gonfle notre cœur de vanité et nous fait croire que nous possédons de très hautes connaissances alors que nous ne connaissons rien qui soit réel.

Notre propre imaginatien crée les images qui interceptent la lumière de la divine Sagesse, l'empêchent de pénétrer nos âmes et de nous révéler les suprêmes mystères de la nature. Seul celui qui est pur de cœur les connaît. Cultiver l'amour de Dieu est plus profitable à notre avancement que de tourmenter notre cervelle. Ne disputez jamais sur une différence d'opinion, mais efforcez-vous de laisser couler en vous la fontaine divine de vérité ! Il est préférable pour vous d'accorder confiance à telles personnes que vous reconnaissez en être dignes, si elles vous communiquent le résultat de leurs expériences spirituelles et utilisent leur savoir à faciliter votre progrès dans la voie de l'amour divin !

Nous pouvons parfaitement appliquer cette règle aux enseignements de J. Pordage autant qu'ils s'appliquent à la morale, à la description des royaumes spirituels ou divins, l'Enfer et le Paradis, leurs habitants, gouvernements, leurs formes corporelles, leurs discours et occupations, etc. Mais lorsqu'il décrit les agis-que rejette la science moderne il puisse y avoir une parcelle de vérité.

Ainsi, il dit que les sorciers avaient l'habitude de se transporter à leurs réunions en traversant l'espace et avec leur corps matériel. Des transports semblables de personnes vivantes ont eu lieu de nos jours ; et pendant le Moyen âge, les conditions qui permettent l'accomplissement de tels faits semblent avoir été encore plus favorables. Ces faits se sont produits notamment en Italie et ont été relatés dans les principaux quotidiens de l'Europe.

Pordage dit : « *Si quelqu'un me demande comment les sorciers après s'être enduits le front et les poignets de certains onguents pour circuler corporellement à travers l'espace, s'élèvent en peu de temps au-dessus des maisons et des clochers ? Ma réponse sera : Il leur est possible de faire cela avec l'aide de certains esprits ; tels sont les chevaux de bois sur lesquels ils montaient. Quant aux manches de balais que les sorcières montaient à califourchon, ce n'était qu'une ombre. Les démons qu'ils avaient en eux les conduisaient. Si vous croyez une telle chose impossible, n'en accusez que votre ignorance, c'est que vous ne connaissez pas la nature des démons ou esprits déchus.*

« *Car, bien que nous ne puissions nous expliquer comment*

cela s'accomplissait, les sorciers étaient réellement transportés au loin, corporellement et avec leurs vêtements — et non comme un esprit qui sort, laissant son corps derrière lui. Il n'y a là ni rêve, ni fantaisie, mais un transport effectué d'une façon magique. L'onction dans de tels cas n'est pas indispensable, c'est simplement une cérémonie ayant pour but de donner à leur foi l'illusion d'une base. D'ailleurs, les sorciers eux-mêmes n'en savaient pas plus long sur le moyen par lequel ils étaient emportés au loin que sur le bâton qu'ils montaient. »

On peut se moquer de ces théories ; cependant, dans ces dernières années, un grand nombre de faits considérés jusqu'alors comme impossibles et faux ont été reconnus exacts. De « vieilles superstitions » deviennent quelquefois vérités scientifiques quand elles ont revêtu de nouvelles formes et pris de nouveaux noms.

Peut-être la prochaine découverte révèlera-t-elle que notre corps astral est notre corps réel, tandis que notre apparence matérielle ne sera plus qu'une forme d'ombre ; et que le monde spirituel est le monde réel, alors que le monde visible sera une illusion passagère. Il est certain qu'au Moyen âge, des milliers de gens accusés de sorcellerie, furent torturés jusqu'à la mort ou conduits au bûcher. Quelques-uns furent des victimes de la malveillance cléricale, d'autres de malheureux médiums ; mais il y en eût aussi qui, volontairement, avaient offert leurs corps à la possession de mauvais esprits et conclu des pactes avec eux. L'esprit moderne a jeté par-dessus bord bon nombre de noix qui n'ont pas été ouvertes, dont la coquille décelait la superstition, sans se préoccuper de la nature et de la qualité du contenu.

Les écrits de J. Pordage peuvent, à première vue, paraître imprégnés de l'orthodoxie de son époque, mais le lecteur attentif et persévérant en jugera tout autrement. Pordage n'insiste pas sur la nécessité de croire à l'existence historique d'une personnalité humaine nommée Christ, mais il enseigne l'existence essentielle de ce Christ en nous et partout.

Il dit : « *Christ en nous n'est rien autre que le Christ divin, le Verbe éternel du Père, vêtu de son humanité sanctifiée dont Saint Paul dit qu'il est un mystère caché (aux profanes), mais manifeste pour ses sains. Ainsi, Christ en nous, c'est l'esprit du Christ, autrement dit, un pouvoir suprême, sacré et divin, émanant du Christ-Homme, Dieu (la Divinté dans l'Humanité) ayant choisi notre cœur comme centre de sa manifestation. Ainsi le Verbe éternel (soit en nous soit hors de nous) est devenu notre rédempteur en revêtant sa nature humaine ; et l'Homme-Dieu, le Christ, en nous et hors de nous, est devenu notre unique moyen de devenir divin, d'entrer en communion avec Dieu.*

« Le mystère caché du Christ, c'est sa naissance en nous, sa mort en nous, sa résurrection et son ascension en nous. Ainsi le Christ essentiel fut dans ses saints, en tous temps, et même avant son apparition visible dans un corps de chair. Il était, hier, comme il est aujourd'hui, et dans toute l'Eternité il (la Divinité dans l'Humanité) est né, a souffert, est mort, est ressuscité, est monté au ciel dans (les cœurs de) ses saints (1).

« Le grand mystère ne consiste pas dans la croyance en un Christ glorifié dans un ciel lointain, non plus que dans un Christ crucifié, mort et mis au tombeau. Le Verbe est près de nous, il est dans nos cœurs ; et ce Verbe est le même qui était au commencement avec Dieu. Combien se trompent tous ces bigots qui enseignent que tous les païens et athées qui ne croient pas à Christ comme à une personne historique, sont condamnés à la perdition de leur âme, bien qu'ils n'aient jamais entendu parler de cette personne. Tous les saints d'avant la venue du Christ ont connu le mystère du Christ, le mystère du Père (la conscience de l'Etre divin) en eux, et ce mystère n'a pas seulement été découvert par quelques écrivains mystiques allemands (allusion à Jacob Boehme) *quelques-uns de notre nation anglaise* (Parke, Dayton, etc.) *ont aussi et avec beaucoup de courage, soutenu cette vérité.*

« Un vrai chrétien est celui qui renaît dans l'esprit du Christ. Voici le grand mystère ; considérez le bien, car de lui dépend votre salut. Si ton esprit saisit ce secret tu seras libéré de toute servitude ; sinon tu resteras enchaîné à l'illusion du Moi. Tous les enseignements (orthodoxes) qui, en c qui concerne le divin sacrifié font croire aux gens que le Christ historique a sou ert et est mort une fois pour toutes, et qu'il n'est besoin de rien autre que de croire en cette histoire, conduisent à l'erreur et à la confusion. Vous resterez exclu du Christ quoiqu'il aie pu faire pour vous, à moins que vous vous affranchissiez vous-même du servage que vous avez vous-même adopté, et deveniez un enfant de la divine grâce. Aucun, en cet état de servage, ne peut par le seul pouvoir de sa propre volonté parvenir à l'état d'être éternel ; car là où il y a deux volontés différentes, il y a inimitié entre elles. Que si quelqu'un désire vivre selon la volonté de Dieu, il devra soumettre sa propre volonté à la Volonté divine et au Verbe qui parle dans son cœur. ».

Mais, donner une exposition détaillée des enseignements de Pordage, serait sortir du cadre de cet article. Pour en donner une idée exacte, il faudrait traduire et commenter une grande partie de ces trois volumes. Cela sera peut-être fait, plus tard, par quelqu'un, quand le monde sera plus éclairé et plus capable de recevoir la vérité spirituelle.

FRANZ HARTMANN, M. D.

Traduit par G. ALLIÉ.

(1) Vol. III. Tr. V. Chapitre X § I-II.

CURIOSA

LA JOUBARBE. — Cette plante dont le nom vient, paraît-il, de Barba-Jovis, Barbe de Jupiter, et qu'on appelle en Vendée *Barbajou*, est employée contre les brûlures, en Bretagne contre la dyssenterie (Le Docteur Baudouin, *La Terre Vendéenne*, 1907), en outre, dans l'Ile de France, l'Alsace, l'Allemagne, contre le tonnerre ; c'est pour cela qu'on la plantait sur les toits. Ce *Sempervitum tectorum* se retrouve dans des formules vendéennes avec sainte Barbe, martyre, tuée par son père, lequel, à son tour, dit la légende, fut foudroyé en punition de son crime :

Sainte Barbe, Sainte Fleur
Qui avez soigné les plaies de Notre-Seigneur
Gardez-nous du tonnerre.

Et :

Sainte Barbe et Sainte-Fleur,
Qui avez été sur les trois croix de Notre Seigneur,
Partout où l'on priera,
Jamais le tonnerre ne tombera.

On sait que sainte Barbe protège les artilleurs, les artificiers, les mineurs, tous ceux qui ont affaire avec le feu.

LES SORCIERS DE LA RÉUNION. — Le culte du Vandoux cause dans cette île des meurtres continuels d'enfants blancs, des viols de sépulture et même des assassinats d'adultes. Les nègres voués à ces pratiques infernales ne craignent même pas la justice des tribunaux.

BIBLIOGRAPHIE

A. MICHA. — *L'Eternel absolu*, in-16, 1 fr. 50 ; à Nice, chez Barma.

Excellente brochure, claire, logique, entraînante : elle souligne les lacunes de la science positive, les fautes du catholicisme, et préconise les directions de la Société théosophique.

S. DÉGLANTINE. — *Le Calvaire d'une hypnotisée*. 300 p. in-8, 2 fr. 50.

Roman dramatique qui roule sur cette question : Peut-on faire accomplir à quelqu'un une mauvaise action, voire un crime, à la faveur du sommeil hypnotique ?

HAN RYNER. — *Le cinquième Evangile*, in-18, 3 fr. 50.

C'est, comme œuvre littéraire, un arrangement des quatre évangiles écrit d'une plume parfaite et avec un sens exquis de la simplicité ; je déplore que ce délicieux talent serve à nous montrer un Jésus conforme aux goûts de la libre-pensée moderne ; Tolstoï n'a jamais rêvé un Christ plus homme, plus idéaliste, ni plus athée

que celui-là ; mais je sais combien est grande la sincérité de M. Han Ryner ; à notre époque, c'est je crois, le plus bel éloge pour le philosophe et pour l'artiste.

A. DE ROCHETAL. — *La Graphologie mise à la portée de tous*, in-18, 3 fr. 50.

Cet ouvrage, enrichi de 800 modèles d'écritures, et d'un dictionnaire graphologique fort complet, est d'un caractère tout à fait pratique ; c'est pour ainsi dire, le vade-mecum du graphologue professionnel : le plan de ce travail en un modèle d'analyse scientifique et précise.

PAUL VULLIAUD. — *La crise organique de l'Eglise de France*. Un vol. in-16, 2 francs.

L'auteur s'est placé au centre même de la question qu'il envisage sous deux rapports : *intellectuel* et *disciplinaire*, estimant que jusqu'ici on ne les avait pas étudiés avec discernement. En somme, les raisons de la crise que traverse l'Eglise de France, auraient aussi, quelqu'importantes que soient les causes extérieures, une origine intérieure.

L'auteur conclut, dans l'ordre intellectuel, que le Catholicisme n'a qu'une « théologie d'enseignement », et que le prétendu retour à la scholastique ne correspond pas à la réalité des faits. Le conflit entre les écoles contemporaines a été judicieusement observé et l'on indique comment les tendances opposées pourraient se réconcilier sur un terrain d'harmonie.

La partie disciplinaire de la *Crise organique de l'Eglise en France* surprendra le grand nombre des lecteurs.

Là encore, l'auteur, après avoir montré la situation anormale de l'Eglise en France, présente une solution dont personne ne contestera l'énergie de rénovation. Il s'agirait d'observer les lois disciplinaires, telles que les avait imposées le Concile de Trente, inappliquées jusqu'ici dans notre pays.

HENRI CORNEILLE-AGRIPPA. — *La philosophie occulte ou la Magie*, divisée en trois livres, augmentée d'un quatrième; tome 1er in-8 de 450 pages, figures, 7 fr. 50.

La collaboration de l'homme de goût qu'est M. Chacornac et du linguiste savant, de l'ésotéricien très informé qu'est M. F. K. Gaboriau, a produit là un volume tout à fait hors de pair. La traduction a été revue complètement sur le texte latin ; une étude biographique et bibliographique sur Agrippa, les nombreux tableaux et les figures reproduits avec une netteté remarquable, la typographie très lisible, tout fait de cet ouvrage, dont le second volume sortira le mois prochain, un des plus importants, des plus instructif et des plus agréables pour l'étudiant sérieux.

H. DURVILLE. — *Les Névrosés* et *Les fièvres éruptives*, 2 brochures illustrées, 1 franc chaque.

GALLUS CANTANS. — *Rome et l'Eglise*, in-18, 1 fr. 25.

Ceci n'est plus une enquête, mais un véritable réquisitoire

contre la papauté, dû à la plume d'un théologien particulièrement courageux ; qu'adviendra-t-il de la barque de Pierre ? Un moine célèbre n'a-t-il pas dit : « Pie X se souvient d'avoir vécu à Venise : il dirige la barque de l'Eglise à coups de gaffe. » Le mot est peut-être un peu dur ; mais pourquoi le chef de la catholicité se laisse-t-il mener par ses cardinaux ?

Revue des Revues

L'*Echo du Merveilleux*, de plus en plus varié ; le numéro du 15 octobre, inaugurant une série intitulée : Les livres spiritualistes critiqués par leurs auteurs ; ce sont les ouvrages de Sédir qui commencent cette originale suite. — Le *Progrès universel* : articles clairs et instructifs du Docteur Flasschoen. M. de Crisenoy juge Tolstoï sainement et sévèrement dans les *Entretiens idéalistes* du 25 septembre ; et M. Vulliaud fait la même chose, avec des formules respectueuses, pour la condamnation du *Sillon*. — Le *Mercure de France* (octobre), nouvelle de M. Defrance, sur les cosséquences sociales d'une réalisation de la pierre philosophale. La *Vie Nouvelle*. — La *Lumière maçonnique* donne un beau portrait du F∴ Baudel. — *Ultra* de Rome, toujours bien informée. — Du Docteur Festa, dans *Luce et Ombra*, récits de phénomènes dus au medium Sordi. — *Nové Rozhledy*, de Prague, publient une traduction de l'*Essai sur le Cantique des Cantiques* de Sédir. — Les *Nouveaux horizons de la Science et de la Pensée*, où M. Jollivet-Castelot dit des opinions heureuses sur les actualités.

Reçu : *Ramo de Acacia*, de Goritiba ; *Le Réformiste*, de Jean Barrès ; *Isis*, d'Otokar Griese ; La *Tribune psychique* ; la *Science occulte*, actuellement installée à Uccle, 141, Chaussée Drogenbosch ; le *Messager* de Liège ; L'*Ere nouvelle*, de J. Armand, toujours vigoureuse et riche d'idées ; *Filosotia de Scienza*, de Palerme ; *O. Mundo Occulto*, de Campinas (Brésil) ; *Commentarium*, de Rome ; la *Paix Universelle* ; l'*Etincelle* ; le *Journal du Magnétisme* ; *The Psychic*, d'Atlantic City.

Nouvelles diverses

O Mondo Occulto, de Campinas (Brésil), dont le directeur est M. N. Vieira, prépare un Congrès spirite brésilien.

***

Nous sommes heureux d'apprendre à nos lecteurs que le 16 Novembre, la *Société d'Etudes Psychiques de Nice* commencera la série de ses intéressantes réunions. Les séances auront lieu le premier et le troisième mercredi de chaque mois, à 4 h. ½, au siège social, 7, avenue de la Gare.

Une bibliothèque est mise à la disposition des sociétaires.

Le Gérant : P. CHACORNAC.